



HAL
open science

Mimesis versus Graphê: le commis aux écritures, une figure problématique du récit naturaliste

Hélène Campagnolle-Catel

► To cite this version:

Hélène Campagnolle-Catel. Mimesis versus Graphê: le commis aux écritures, une figure problématique du récit naturaliste. *Le Siècle du roman, Réalisme et Naturalisme dans la Fiction Dixneuvièmiste / O século do romance: realismo e naturalismo na ficção oitocentista*, 2013. hal-01690312

HAL Id: hal-01690312

<https://hal.science/hal-01690312>

Submitted on 22 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MIMESIS VS GRAPHE: LE COMMIS AUX ÉCRITURES, UNE FIGURE PROBLÉMATIQUE DU RÉCIT NATURALISTE

Hélène Campagnolle-Catel

CNRS – Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle

Γραφή:

- *L'art d'écrire, l'écriture*
- *L'action d'écrire.*
- *Manière dont on trace les caractères*
- *Un document écrit*

Le terme d'écrivain désigne, depuis le XII^e siècle, «celui qui compose des livres» et qui est donc le «scribe de sa propre production» (lat. pop. *Scribanem*) à la différence du «scribe, du copiste ou du greffier» (*scriba*) qui recopie des productions d'autres personnes¹. Ces identités bien différenciées de *l'écrivain* et du *greffier* semblent se troubler au XIX^e siècle alors que deux phénomènes émergent: d'une part, le «sacre de l'écrivain» que Paul Bénichou situe au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle et, d'autre part, l'instauration d'une société administrée par l'Etat et sa bureaucratie, qui génère une multitude de postes de rédacteurs, employés de bureau, secrétaires, greffiers, commis aux écritures. De ce deuxième phénomène, la littérature réaliste et naturaliste se fait d'autant mieux l'écho qu'il a permis à nombre de ses auteurs de survivre socialement. Afin de mieux comprendre l'enjeu d'une figure qui intéresse à la fois l'histoire littéraire et l'histoire sociale, on esquissera le tableau des relations qui unissent les écrivains et les employés de bureau au XIX^e siècle, en comparant notamment les trajectoires professionnelles de Maupassant et Huysmans. Puis, on soulignera la place correspondante de l'employé de bureau dans les récits réalistes et naturalistes du XIX^e siècle en se focalisant sur son renouvellement chez Maupassant et Huysmans. Enfin, on soulignera le statut ambigu du commis, ce personnage qui, a contrario de l'écrivain naturaliste, fétichise la *graphie* au détriment de la *mimesis* et s'impose à la fois comme l'anti-portrait de l'écrivain et son *alter ego* embarrassant.

¹ ATILF, notice *écrivain*: ca 1269-78 «celui qui compose des livres» (J. DE MEUN, *Roman de la Rose*, éd. F. Lecoy, 16143). Pour *scriba*, le Gaffiot donne «scribe, greffier, secrétaire, copiste».

L'ÉCRIVAIN ET L'EMPLOYÉ DE BUREAU AU XIX^e SIÈCLE: PORTRAITS CROISÉS

Au XIX^e siècle, pour celui qui souhaite «vivre de sa plume», les possibilités de carrière se distribuent grosso modo en trois pôles: «écrivain», «journaliste» ou «employé aux écritures», c'est-à-dire «copiste» ou «rédacteur». Après 1850, l'expansion de la société des médias, l'augmentation du poids de l'Etat et la crise économique du livre, se conjuguent pour que les carrières de journaliste et d'employés aux écritures s'avèrent une meilleure voie que celle d'écrivain, plus risquée. Ainsi, de nombreux prétendants aux lettres ont-ils choisi la voie du journalisme tel Bel ami dans le roman de Maupassant (1885) ou, lorsqu'ils n'ont pu survivre grâce aux rentes des journaux, sont entrés dans le monde des «bureaux»: c'est le cas de Roman Caldas dans le roman de Gaboriau «Les gens de bureau» (1862).



zutistes (Verlaine, Germain Nouveau), des symbolistes (Valéry, Philippe) ou des écrivains de boulevard (Courteline). Mais les naturalistes sont particulièrement bien représentés: sur les six auteurs présents en 1879-1880 dans le recueil de Médan (Zola, Maupassant, J.-K. Huysmans, H. Céard, L. Hennique, et P. Alexis), quatre ont été commis, et non des moindres: Zola (bref passage en 1860 au Ministère des Douanes, commis chez Hachette, 1862-1866), Maupassant (Ministère de la Marine, 1870-1878), Céard (Ministère de la Guerre, 1873-1884), Huysmans (Ministère de l'Intérieur, 1866-1898). Plus largement, sur les quatorze écrivains que J. Dubois rattache au mouvement naturaliste, sept «vivent de leurs revenus d'employés de bureau» (1978: 85). On comprend alors qu'un chroniqueur de l'époque ait affirmé que «les Naturalistes étaient une bande d'employés de bureau grognons et dyspeptiques» (Fabre, 1952: 212-213). Le cas de Huysmans et Maupassant, employés de ministère, nous permettra de préciser le phénomène.

Huysmans et Maupassant: deux écrivains de bureau aux profils différenciés. Bien qu'employés de ministère, Maupassant et Huysmans appartiennent à deux sous-catégories différentes. Alors que Huysmans ne quittera jamais son poste au ministère de l'Intérieur, devenant sous-chef en 1887, et cumulant finalement trente années de bons et loyaux services, Maupassant quittera sa place après 8 années en 1880 sans avoir nullement progressé. Pour autant, une même contradiction traverse ces deux écrivains à la fin des années 1870, au moment même où s'affirment les prémices du mouvement naturaliste: la correspondance de Huysmans en 1877 éclaire la vision négative de l'institution dans laquelle il travaille: «Comme c'est drôle, tout de même quand on songe que c'est moi qui manie cette langue sévère de l'Administration. Est-ce que j'ai une tête à ça, voyons ?» (Lettre à Théodore Hannon, 22 août 1877). Quant à Maupassant, il se plaint en 1878 auprès de Flaubert de l'impact négatif du ministère sur son talent d'écrivain: «Mon ministère me détruit peu à peu. Après mes sept heures de travaux administratifs, je ne puis plus me tendre assez pour rejeter toutes les lourdeurs qui m'accablent l'esprit. (...)». (lettre du 21 août 1878: *apud* Thuillier, 1980: 15). Ces relations conflictuelles entre le statut (souhaité) d'*écrivain* et celui (concret) d'employé, justifient d'interroger leurs choix de représentation du *commis aux écritures*. Leur connaissance pratique les amènent-elles à déplacer le type réaliste hérité?

L'EMPLOYÉ AUX ÉCRITURES AU XIX^E SIÈCLE: L'HÉRITAGE DE MAUPASSANT ET HUYSMANS

Un personnage typique du roman réaliste, naturaliste: dans le *Dictionnaire thématique du roman de mœurs 1850-1914* (Hamon, 2003), l'employé de bureau est

présenté comme un personnage typique du roman de l'époque: «Personnage gris avec ses petites routines, ses petites ambitions, ses petites habitudes et ses petits plaisirs» et souvent présentée de «façon négative». L'ouvrage ne mentionne pas certains textes qui éclairent en la diversifiant la place du commis aux écritures dans la littérature de l'époque: à côté de Balzac (*Les Employés*, 1837-1841), *Pot-Bouille* (1882) et le très connu *Messieurs les ronds de cuir* de Courteline (1891), il faudrait signaler les textes de Flaubert (*Physiologie naturelle, genre commis*, 1837; *Bouvard et Pécuchet*, 1880, posthume), les *Gens de Bureau* de Gaboriau (1862). Du côté de Maupassant et Huysmans, sont cités six contes de Maupassant (*Les dimanches d'un bourgeois de Paris*, 1880, «En famille», 1881, «Opinion publique», 1881, «A cheval», 1883, «L'héritage», 1884, «Le parapluie», 1884) et un seul texte de Huysmans (*A vau l'eau*, 1882): il faudrait y ajouter *En ménage* (1881) et *La Retraite de monsieur Bougran* (1888) et de nombreuses nouvelles de Maupassant. Mieux référencée, la figure du commis s'étend sur un pan significatif de la production en prose du XIX^e siècle. Le tableau suivant énumère les textes concernés, et précise, quand cela est possible, le nom des personnages commis ainsi que leur lieu de travail:

Date	Auteur	Titre et Recueil du texte	Personnages	n	Ministère
1835	MONNIER	<i>Scènes de la vie bureaucratique</i>	Galerie personnages	1	<i>l'un des plus importants ministères</i>
1836	MUSSET	<i>La Confession d'un enfant du siècle</i>	Mr Smith	2	<i>Dans un ministère</i>
1837	FLAUBERT	<i>Physiologie naturelle, genre commis</i>	Anonyme	1	–
1837	BALZAC	<i>Les Employés</i>	Mr. Rabourdin	1	<i>«l'un des plus importants ministères»</i>
1862	GABORIAU	<i>Gens de bureau</i>	Romain Caldas	1	<i>Ministère de l'Equilibre national</i>
1872	DAUDET	<i>«Un Teneur de livres»</i>	-		<i>Greffier de la Morgue</i>
1880	MAUPASSANT	<i>Les Dimanches d'un bourgeois de Paris</i>	Mr Patissot	1	<i>Employé dans un ministère</i>
1881	MAUPASSANT	«Les Epaves»	Mr Boutin	2	<i>Ministère des Travaux Publics</i>
		«Opinion publique»	Galerie personnages	1	<i>Un ministère</i>
		«Au Printemps»	(je)	1	<i>Ministère de la Marine</i>
		«En Famille»	Caravan	1	<i>Ministère de la Marine</i>
	HUYSMANS	<i>En Ménage</i>	Désableau	2	<i>Sous chef dans une Mairie</i>
FLAUBERT	<i>Bouvard et Pécuchet</i>	Pécuchet	1	<i>Ministère de la Marine</i>	

Date	Auteur	Titre et Recueil du texte	Personnages	n	Ministère
1882	MAUPASSANT	«Le Gâteau»	Mr et Mme Anserre	2	Ministère de l'Agriculture
		«Rouerie»	Léon	1	Ministère affaires Etrangères
		«Yveline Samoris»	-	2	-
	ZOLA	«Marroca»	Pontabèze	2	Employé de l'Etat.
		<i>Pot Bouille</i>	Vuillaume, Potin	2	Ministère de l'instruction publique
	HUYSMANS	<i>A vau l'eau</i>	Folantin	1	Ministère quelconque
1883	MAUPASSANT	«A Cheval»	Hector de Gribelin	1	Ministère de la Marine
		«Les Bijoux»	M. Lantin	1	Ministère de l'Intérieur
		«Le Petit»	Mr Duretourt	2	Sous-chef de bureau préfecture
		«Le Père»	François Tessier	1	Ministère Instruction publique
1884	MAUPASSANT	«Promenade»	Mr Leras	1	Teneur de livres dans magasin
		«L'Héritage»	Galerie personnages	1	Ministère de la Marine
		«La Parure»	Mr et Mme Loisel	2	Ministère Instruction publique
		«Le Protecteur»	Jean Marin	1	fonctionnaire
		«Le Parapluie»	Mr et Mme Oreille	1	Commis principal Min. Guerre
1885	MAUPASSANT	«Le Père Mongilet»	le père Mongilet	1	«dans un bureau»
		«Souvenir»	(je)	1	«Employé dans un ministère»
1886	MAUPASSANT	«Mme Parisse»	Mr Parisse	1	Fonctionnaire du gouvernement
		«La Dot»	Mr Barral	2	Ministère de la Marine
1887	MAUPASSANT	«L'Assassin»	Mr Lougère	1	Banque
1888	HUYSMANS	«La Retraite de M. Bougran»	M. Bougran	1	Ministère quelconque
1890	MAUPASSANT	«Mouche souvenir d un canotier»	(je)	1	
1891	COURTELIN	<i>Messieurs les ronds de cuir</i>	Lahrier (+ Galerie)	1	Direction générale Dons et Legs
1893	MAUPASSANT	«Le Colporteur»	-	2	-
1901	A. FRANCE	<i>Monsieur Bergeret à Paris</i>	-	-	-
1906	C.-L. PHILIPPE	<i>Croquignole</i>	Croquignole	1	Dans un ministère quelconque

Comme on peut le voir, bien au-delà du stéréotype du «rond de cuir» popularisé par Courteline en 1891, le personnage est présent dans les récits d’auteurs aussi différents que Monnier, Balzac, Flaubert, Gaboriau, Daudet, Maupassant, Huysmans, Zola, ou d’auteurs plus tardifs comme Courteline, France et Philippe. Les occurrences révèlent par ailleurs la variété des sous-types disponibles: figures psychologiques stéréotypées mais plurielles (l’employé flâneur, le vieil employé zélé, le sous-fifre persécuté, le commis petit-bourgeois, le chef de bureau tyrannique, etc.); variations qui marquent l’historicité de la figure (évolution professionnelle, identifications socio-physiologiques, loisirs, rapports hiérarchiques). Il est vrai que la contexture du type reste globalement négative : les personnages d’employés de bureau dépeints dans la littérature du XIX^e siècle sont rarement de jeunes employés impétueux et ambitieux. Décrits en échec ou francs «imbéciles», ils sont «rassis» et sortent le moins possible de leur quartier. C’est sur ce fond qu’interviennent les réinterprétations de Maupassant et Huysmans à partir de 1880.

Le commis aux écritures chez Maupassant et Huysmans: convergences et divergences. Chez Maupassant, la figure de l’employé aux écritures a laissé quelques traces dans les romans (voir par exemple, *Notre coeur*, 1890: 138), mais de plus nombreuses occurrences parsèment les contes et les chroniques. Maupassant cite en priorité les ministères dans lesquels il a travaillé: la Marine (1881 «Au printemps»; «La Dot», 1884) et l’Instruction publique («Le Père», 1883; «La Parure» 1884) mais on trouve aussi mention d’autres ministères ou organismes privés: l’agriculture («Le Gâteau», 1882), la guerre («Le Parapluie», 1884), des maisons de commerce («L’Assassin», 1887). Selon G. Thuillier, «Maupassant abandonne les types de petits fonctionnaires après 1884» (Thuillier, 1980: 28) et il ajoute: «en fait, il n’y a que très peu de pages consacrées *réellement* aux employés, ils ne sont qu’un prétexte» (*ibid.*: 69). Ces remarques doivent être nuancées. Maupassant n’a jamais abandonné le thème de l’employé de bureau, mais il est vrai que le nombre de nouvelles concerné diminue après 1885. Le traitement du thème diffère aussi selon les occurrences: parfois, le personnage de l’employé est central (*Les dimanches d’un bourgeois de Paris*, 1880) parfois secondaire («La parure», 1884), voire simple effet de réel («Les épaves», 1881; «La Dot», 1884). Les types se différencient aussi en sous-types tandis que les textes déploient des tonalités différentes. Chez Huysmans, à part les types secondaires d’*En ménage* (1881) tel l’employé Désableau, deux textes concernent directement le type du *commis*: le récit *A vau l’eau*, publié en 1882, qui raconte l’histoire de l’employé Folantin; la nouvelle intitulée «La Retraite de M. Bougran», écrite en 1888. Maupassant et Huysmans accentuent-ils dans ces textes le caractère négatif du type dont ils héritent?

Des sous-types différenciés et renouvelés: Quand Maupassant et Huysmans parlent des employés aux écritures et autres «fonctionnaires» de l'écriture, ils pensent eux-aussi antihéros, médiocrité et banalité sociale, personnage petit-bourgeois et vaniteux. C'est d'ailleurs souvent une affaire de famille: c'est le cas chez Huysmans de «Monsieur Désableau» «promu sous-chef dans une mairie» doté d'«opinions simples» et qui «aggravait encore ces exorbitantes niaiseries par le ton sentencieux dont il les prononçait; sa femme restait coite, béait, extasiée, dès qu'il ouvrait la bouche.» (1881: 330), ou encore chez Maupassant qui décrit la rencontre du narrateur avec une «tranquille et grasse fonctionnaire du gouvernement» et son fils: «Un grand jeune homme entrain, correct, grave, poseur. Il embrassa sur le front sa mère qui me dit: «Tenez, monsieur, c'est mon fils, chef de bureau à la mairie ... vous savez ... c'est un futur sous-préfet.». «Je saluai dignement ce fonctionnaire, (...).» (1885: 176). Les filiations bourgeoises dénoncées par Verlaine dans le portrait de «Mr Prudhomme» (1863) se retrouvent dans les généalogies d'employés représentées par Zola dans *Pot-Bouille* (1882) (voir par exemple les familles Vuillaume et Pichon) et par Huysmans dans *En Ménage*: ainsi les Désableau «avaient toujours convoité un fils, ils eussent voulu fonder une génération d'employés, imiter ces familles dont tous les rejetons se succèdent interminablement sur la même chaise, vivent et meurent dans une misère crasse, sans même avoir tenté de gagner le large..» (1881: 330). Mais, au-delà de ce stéréotype petit-bourgeois, se dessine un profil plus varié. Chez Huysmans, on peut différencier au moins trois veines différentes: l'accent naturaliste d'*En Ménage*, l'atmosphère nihiliste d'*A vau l'eau*, la blague bouvardienne de *La Retraite*. En intégrant les variations proposées chez Zola et Maupassant, on distinguera au moins trois types de représentations du *commis aux écritures* sur la période 1880-1890 chez ces auteurs.

(1) le type farcesque du récit-blague et l'employé petit-bourgeois.

Ce prototype comique, issu de Monnier et Flaubert, est soit un personnage petit-bourgeois et célibataire à la vie étriquée (Patissot in *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris*, Caravan in «En famille» ou Bougran dans *La Retraite*...) qui porte un amour grotesque à l'institution qui l'emploie soit un couple caricatural tels les couples «Désableau» d'*En ménage* (Huysmans, 1881), «Lantin» dans «Les bijoux» (Maupassant, 1884), «Oreille» dans «Le Parapluie» (1884) dont les relations sont un ressort comique de l'intrigue:

Son mari, à tout moment, se plaignait des privations qu'elle (Madame Oreille) lui faisait endurer. Il en était certaines qui lui devenaient particulièrement pénibles, parce qu'elles atteignaient sa vanité. Il était commis principal au ministère de la Guerre,

demeuré là uniquement pour obéir à sa femme, pour augmenter les rentes inutilisées de la maison. Or, pendant deux ans, il vint au bureau avec le même parapluie rapiécé qui donnait à rire à ses collègues.

Ces relations de persécution intérieures au couple dépeintes dans certaines nouvelles maupassantiennes sont présentes chez Zola à travers le couple Josserand (*Pot-Bouille*, 1882). Ce type farcesque continue l'inspiration physiologique issue de Monnier et Balzac en renouvelant ses traits sous l'influence du grotesque flaubertien. Objet d'un comique de réduction, le type acquiert parfois une dimension pathétique quand il connaît un sort funeste comme c'est le cas du personnage du «Manteau» de Gogol (1848), de Josserand dans *Pot-Bouille* ou de Bougran dans «La Retraite».

(2) le type pathétique du récit nihiliste et l'employé ordinaire. Dans ce type de récit, le commis se situe à mi-chemin de la petite bourgeoisie et du prolétariat: célibataire besogneux, il plie sous le joug d'une vie sans loisir et souffre d'une «existence désœuvrée». Il émerge, semble-t-il, avec le «Mr Smith» de Musset (*La Confession d'un enfant du siècle*, 1836) et se continue dans le «Bartleby le scribe» de Melville en 1853. Dans le dernier quart du siècle, dans le contexte nihiliste, il se développe avec «Folantin» de Huysmans, personnage qui agonise sous la répétition et l'ennui. Mais les nouvelles de Maupassant «A cheval» (1883) ou «Le Colporteur» (1893) ou d'autres passages de romans naturalistes mettent aussi scène cette petitesse contrainte du monde des employés qui souffrent à la fois d'un mal être existentiel et de conditions économiques difficiles: «Il y a fut une heure trop tôt, et il erra dans le grand jardin, que traversaient seulement des passants matineux, des bureaucrates en retard allant aux ministères de la rive gauche, des employés, des laborieux de toute race. Il savourait un plaisir réfléchi à regarder ces gens au pas hâtif que la nécessité du pain quotidien entraînait à des besognes abrutissantes» (Maupassant, 1890: 138). François Tessier (Maupassant, «Le père») ou Folantin (Huysmans, *À vau l'eau*) incarnent l'archétype du personnage-employé dont la vie se déroule de façon morne et répétitive, annonçant avec un siècle d'avance non pas tant le Roquentin de Sartre que le tragique burlesque des personnages beckettien qui n'attendent rien d'autre que leur fin: «Le père Grappe prit la parole, et demanda d'un ton lamentable: «Comment tout ça finira-t-il?». M. Rade l'interrompit: «Mais ça ne finira jamais, papa Grappe. C'est nous seuls qui finissons» (Maupassant, 21 mars 1881).

(3) le type naïf du récit pseudo-idyllique et l'employé heureux. Dans les nouvelles maupassantiennes telles que «Au printemps» (1881), «Souvenir»

(1884) et «Mouche (Souvenir d'un canotier)» (1890), un personnage plus guil-
leret raconte à la première personne l'univers de bureau et ses à-côtés: sa vie
quotidienne dans les transports publics, ses amours, le rythme répétitif des tâches
quotidiennes, mais aussi les loisirs bienheureux du dimanche (promenade, flâne-
ries, canotages, rencontres, etc.). La nouvelle «Au printemps» rappelle la situa-
tion personnelle de Maupassant, employé au ministère de la Marine de 1870 à
1879: «C'était l'an dernier, à pareille époque. (...) j'apercevais de mon bureau un
petit bout de ciel tout bleu où volaient des hirondelles; et il me venait des envies
de danser au milieu de mes cartons noirs.». La nouvelle «Mouche» (1890) raconte
l'histoire des canotiers d'Argenteuil: son sous-titre, «Souvenir d'un canotier»,
pointe vers une autre nouvelle (*Contes du jour et de la nuit*, 1885), intitulée *Sou-
venir* qui narre un fragment de vie d'un «employé sans le sou» d'un ton à la fois
gai et nostalgique:

J'avais alors vingt-cinq ans. Je venais d'arriver à Paris. J'étais employé dans un
ministère, et les dimanches m'apparaissaient comme des fêtes extraordinaires, plei-
nes d'un bonheur exubérant, bien qu'il ne se passât jamais rien d'étonnant. C'est tous
les jours dimanche aujourd'hui. Mais je regrette le temps où je n'en avais qu'un par
semaine. Qu'il était bon ! J'avais six francs à dépenser!

Ces nouvelles traduisent la complexité paradoxale des souvenirs de Maupas-
sant qui écrira en 1890: «Comme c'était simple, et bon, et difficile de vivre ainsi,
entre le bureau à Paris et la rivière à Argenteuil » (1890: 59). Mais cette veine
lyrique rejoint aussi la représentation fictionnelle offerte par Alphonse Daudet,
qui dans «Un teneur de livres», décrit les joies simples de l'employé qui se rend
au bureau:

Il y a si longtemps qu'il est fait aux brumes de la Seine ! puis il sait que là-bas,
en arrivant, il va trouver une bonne chancière bien fourrée, son poêle qui ronfle en
l'attendant, et la petite plaque chaude où il fait bon déjeuner tous les matins. Ce sont là
de ces bonheurs d'employé, de ces joies de prison que connaissent seulement ces pau-
vres êtres rapetissés dont la vie tient dans une encoignure. (...) Et il siffle, et il se dépê-
che. Vous n'avez jamais vu quelqu'un aller à son travail aussi gaiement. (1872: 164)

Cette veine narrative pseudo-naïve se continuera au tournant du siècle suivant
chez C.-L. Philippe ou dans les petits textes en prose de Satie, Ponge ou Wal-
ser. Citons seulement la représentation proposée dans «la Sonatine» de Satie qui
chante le bonheur «d'aller au bureau»: «Le voilà parti/ Il va gaiement à son bureau

en se «gavillant»/ Content il hoche la tête. Il aime une jolie dame très élégante. Il aime aussi son porte plume, ses manches en lustrine verte et sa calotte chinoise. Il fait de grandes enjambées; se précipite dans l'escalier qu'il monte sur son dos. Quel coup de vent!» (1921).

Il serait donc faux de réduire la représentation des types d'employés aux écritures à l'époque naturaliste à la seule continuation du type comique inventé par Monnier, Balzac et Flaubert. Les ingrédients comiques qui dominent la première moitié du siècle (les scénettes de Monnier et les physiologies des années quarante imitées par Flaubert) s'effacent, mais la veine de la blague que renouvelle *Bouvard et Pécuchet* en 1881 se continue chez Huysmans et Maupassant à travers Bougran («La Retraite») et Patissot («Les Dimanches d'un bourgeois de Paris»). Une autre veine s'affirme en parallèle chez ces deux auteurs, plus ordinaire et plus pessimiste, plus nihiliste et plus existentielle: les personnages inventés par Maupassant et Huysmans dans *A Vau l'eau*, des nouvelles comme «Un père», échappent au carcan de la physiologie réaliste/naturaliste et gagnent en étoffe tragique. Enfin, un type ingénu s'affirme timidement, dans des écrits plus obliques, que développe Maupassant à la suite d'Anatole France, et qui se perpétuera au tournant du siècle (Satie, Philippe). Cet employé aux écritures qui ne se résume plus à un type social médiocre interroge les choix esthétiques d'auteurs qui furent aussi écrivains de bureau, émaillant certains des présumés naturalistes, à commencer par la prédominance de la *mimesis* sur la *graphé*.

LE COMMIS AUX ÉCRITURES, FIGURE *GRAPHOMANE*: REFLET INVERSÉ DE L'ÉCRIVAIN NATURALISTE?

La question de la *mimesis* domine le discours des romanciers du XIX^e siècle depuis Stendhal («le roman est un miroir qui se promène sur une grande route», 1830) et Balzac pour qui l'écrivain doit «copier toute la Société» (1842) jusqu'aux textes théoriques de Zola (*Le roman expérimental*, 1880) et Maupassant (préface de *Pierre et Jean*, 1887). L'écriture naturaliste, en accord avec la filiation réaliste, se mesure à l'aune de la fidélité, de *l'observation des milieux*, de la *reproduction*, etc. perspective qui évacue la question de la *graphé* conçue comme l'art et l'action d'écrire et son effet matériel immédiat, la page. Or, le commis incarne une figure solipsiste recourbée sur l'écrit, comme le souligne l'illustration ci-dessus².

2 Courteline, *Messieurs les ronds de cuir* (1893), illustration par Poulbot, édition illustrée de 1908.

L'employé graphomane, une figure de repoussoir

Le rapport préférentiel à l'écriture qui caractérise la figure du commis aux écritures est théâtralisé dans de nombreux récits réalistes-naturalistes: c'est le cas chez Flaubert en 1837.

Il faut voir cet intéressant bipède au bureau, copiant des contrôles. (...) Il est penché sur son pupitre, la plume à l'oreille gauche: il écrit lentement en savourant l'odeur de l'encre qu'il voit avec plaisir s'étendre sur un immense papier: il chante entre ses dents ce qu'il écrit, et fait une musique perpétuelle avec son nez; mais lorsqu'il est pressé, il jette avec ardeur les points, les virgules, les barres, les *fions* et les paraphes. Ceci est le comble du talent. (Flaubert, 1837: 145)

A propos de ce texte, Yves Leclerc déclare que «le commis aux écritures est l'envers de l'auteur» et qu'il souffrirait de «graphomanie». On retrouve chez Huysmans la même figuration du commis posant de manière centrale la question de l'écriture: «il suait sur son papier, recommençant plusieurs fois ses minutes ou ses brouillons, les corrigeant dans la marge laissée blanche sur le papier, comme le faisait son chef, jadis, n'arrivant pas, malgré tout, à se satisfaire, mâchant son porte-plume, se tapant sur le front, étouffant, ouvrant la croisée pour humer de l'air.» (Huysmans, 1888: 219). Prenant l'esthétique naturaliste à rebours, la figure du copiste vénère le document écrit au lieu d'observer le réel, confond le texte avec le monde qu'il compile dans des documents abstraits (barre d'états, liste de chiffres, lettres-types, fiches, etc.). Alors que l'écrivain naturaliste comme André, s'ouvre au monde pour l'observer, et se lève par exemple de bon matin pour «voir l'effet d'un abattoir au petit jour» (*En ménage*, 1881: 298), le commis, lui se replie sur ses «fiches», les couvre de «bâtardes et de rondes», classe «dans des cartons d'inutiles paperasses» (Huysmans, 1881: 329). Son activité scripturale le fait appartenir au monde des gens «assis» ce qui le prive de cette capacité d'observation dont Zola et ses «carnets d'enquête» incarnent le modèle dynamique. Aliéné, le commis ne parvient plus à apprécier ni même à percevoir les composants du monde réel sans projeter son obsession de la *graphé*: «Enfin, la journée s'était terminée, et, sous le ciel bas, au milieu des rafales, M. Folantin avait dû piétiner dans des sorbets de neige, pour atteindre son logis, et son restaurant et voilà que, pour comble, le dîner était exécration et que le vin sentait l'encre.» (Huysmans, *A vu l'eau*, 1882). Ainsi fondée, la figure du commis semble jouer le rôle de repoussoir de l'esthétique naturaliste; elle s'avère, pourtant, un *alter ego* embarrassant pour la figure de l'écrivain.

L'employé, double étrange de l'auteur

L'anti-figure du commis obscurcit les valeurs de la *mimesis* naturaliste par son obstination à valoriser la *graphé* mais, de plus, elle fausse les représentations de l'écrivain dans la fiction. Dans *En ménage* de Huysmans (1882), comme dans *Pot Bouille* de Zola (1882), les commis semblent a priori jouer le rôle de faire valoir commodes de l'écrivain-personnage: d'un côté, les figures pâles, médiocres, abruties des commis tels que Désableau dans *En ménage*, de l'autre, la figure naturaliste et moderne d'André; dans *Pot Bouille*, l'opposition entre l'ensemble des familles locataires/ propriétaires de l'immeuble dont un certain nombre sont commis ou employés d'administrations et le «locateur anonyme du 3^e», cet écrivain qui écrit de «sales choses», autoportrait manifeste, et positif, de l'auteur. La comparaison «commis/ écrivain» s'avère pourtant problématique. Déjà, chez Huysmans un parallèle s'impose discrètement entre les portraits comparés d'André et de Désableau: face au jeune écrivain, et à la description «de sa manière furieuse de mâcher son porte-plume, de ses ratures de lignes entières, de ses surcharges encore biffées, de ses renvois barrés de lignes d'encre» (339), figure, dans «le crachement de la plume sur le papier», un double frappant en «Désableau en arrêt devant une phrase, hésitant pendant des heures entre un mot et entre un autre, se prenant le menton, mâchant son favori droit, grognant» (379). Chez Maupassant, comme dans les récits naturalistes de l'époque militante que sont *Pot Bouille* de Zola et *En Ménage* d'Huysmans, les commis sont a priori décrits d'un point de vue extérieur. Une scène du roman de Huysmans montre par exemple le romancier André qui regarde depuis sa terrasse l'immeuble où travaillent les commis de ministère: «Il avait en face de lui, juste, deux employés enfermés dans la même pièce, l'un dont on apercevait le profil joufflu, l'autre qui vouûtait un dos dont l'échine saillait» (*op. cit.*, 358). L'observation, distancée, instaure à première vue une frontière nette entre la figure de l'écrivain et celle des commis qu'il «surplombe». Bien différent pourtant est le point de vue forclus qui prévaut dans les deux autres textes de Huysmans *A vau l'eau* et *La retraite de Monsieur Bougran*: vision de l'intérieur et dimension méta-réflexive s'associent pour aboutir à une situation proche du roman de *Bouvard et Pécuchet*; la figure du commis occupe en profondeur l'espace de la représentation, gommant les figures alternatives possibles de l'écrivain. Dans *Bouvard et Pécuchet*, la figure du commis semble avoir absorbé celle du romancier. A la fin du livre, il ne reste plus que «la vue des deux bonshommes penchés sur leur pupitre, et copiant.» (Flaubert 1880). L'homme-plume est devenu l'écrivain-greffier.

Quelles que soient les stratégies adoptées, le commis aux écritures apparaît chez Flaubert, Maupassant, Huysmans, et, dans une moindre mesure, chez Zola, comme un élément problématique de l'exercice de la représentation naturaliste.

Alors que le texte naturaliste doit «ouvrir» sur une représentation fidèle, véridique (Zola, 1885) et la plus justement «illusoire» du monde (Maupassant, 1888), le commis aux écritures incarne une vie d'écrivain dont l'acte d'écrire est la finalité et dont l'accès au monde se réduit à la lecture et la copie de «documents». Chez le copiste, la *mimesis* s'efface devant la *graphé*, et tous les éléments que l'écrivain naturaliste souhaiterait à priori masquer (le rédacteur écrivant, ses gestes, ses ratures, ses reprises, ses outils, ses documents) s'imposent au détriment de l'observation mimétique du réel. La figure du commis se replie sur son texte, l'employé s'abrite dans son bureau, il fétichise l'acte d'écrire et substitue à la métaphore prédominante du *miroir* ou de la *fenêtre*, l'écran opaque de la *page* et du *document papier*. Mais cette figure problématique du copiste a sans doute aussi une fonction réfléchissante: elle reflète la position socio-symbolique fragile de l'écrivain naturaliste dans la société de la fin du XIX^e siècle. Doté d'une identité manifeste dans l'institution des lettres, il est pourtant réduit, dans les faits, à ne rester, le plus souvent, que ce commis aux écritures que la société administrée maintient en état de sujétion... Si Maupassant et Zola ont réussi à échapper à ce système inféodant, en gagnant leur autonomie par le biais du journalisme, d'autres aspirants naturalistes, tel Huysmans ou Céard, sont restés écrivains de bureau.

RÉFÉRENCES

- BARTHES, Roland (1960). «Écrivains et écrivains», in *Essais Critiques*. Paris: Seuil, 1964.
- COURTELINE (1908). *Messieurs les ronds de cuir*. Calmann Levy éditeur.
- DAUDET, Alphonse (1983). «Un teneur de livres» (1872), in *Contes du lundi*. Classiques de Poche.
- DELAISEMENT, Gérard (1956). *Maupassant, Journaliste et Chroniqueur*. Paris: Albin Michel.
- DUBOIS, Jacques (1978). «Emergence et position du groupe naturaliste dans l'institution littéraire», in Pierre Cogy (éd.), *Le Naturalisme, colloque de Cerisy*. Paris: Union Générale d'Éditions. 75-91.
- FABRE, F. E. (1952). «Le centenaire d'Henri Céard. Céard fonctionnaire», *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*. 24: 212-219.
- FLAUBERT (1837). «Une leçon d'histoire naturelle – Genre commis», introduction d'Yvan Leclerc, in *Mémoires d'un fou, Novembre et autres textes de jeunesse*. GF Flammarion. 581. 1991.
- (1880). *Bouvard et Pécuchet, Dictionnaire des idées reçues*, éd. S. Dord-Crouslé. GF Flammarion. 1999.
- HAMON, Philippe (2003). *Dictionnaire thématique du roman de mœurs 1850-1914*. PU de la Sorbonne nouvelle.

- HUYSMANS: (1881). *En ménage*, in *Romans*. 1. Collection Bouquins, Robert Laffont. 2005.
- ___ (1882). «A vau l'eau», in *Nouvelles*, présentation de D. Grojnowski. GF Flammarion. 2007.
- ___ (1888). «La Retraite de Monsieur Bougran». *ibid.*
- MAUPASSANT:
- ___ (1890). *Notre cœur*, éd. Marie-Claire Bancquart. Paris: Gallimard. Folio: 2516. 1993.
- ___ *Contes et nouvelles*, texte établi et annoté par L. Forestier, 1979. Bibliothèque de la Pléiade. Nrf Gallimard:
- (1880). «Les dimanches d'un bourgeois de Paris», du 31 mai au 18 août 1880, *Gil Blas*;
- (1881).
- ___ «En famille», 15 fév. 1881, *La nouvelle Revue*;
- ___ «Opinion publique», 21 mars 1881, *Le Gaulois*;
- ___ «Au printemps», 1881, *La Maison Tellier*;
- ___ «Les Epaves», 9 déc. 1881, *Le Gaulois*;
- (1882).
- ___ «Le Gâteau», 19 janv. 1882, *Gil Blas*;
- ___ «Marroca», 2 mars 1882, *Gil Blas*;
- ___ «Rouerie», 12 déc. 1882, *Gil Blas*;
- ___ «Yveline Samoris», 20 déc. 1882, *Le Gaulois*;
- (1883).
- ___ «A cheval», 14 janv. 1883, *Le Gaulois*;
- ___ «Les bijoux», 27 mars 1883, *Gil Blas*;
- ___ «Le Père», 20 nov. 1883, *Gil Blas*;
- (1884).
- ___ «Le Protecteur», 5 fév. 1884, *Gil Blas*;
- ___ «Le Parapluie», 10 fév. 1884, *Le Gaulois*;
- ___ «La Parure», 17 fév. 1884, *Le Gaulois*;
- ___ «L'Héritage», 26 avril 1884, *La vie militaire illustrée*;
- ___ «Promenade», 27 mai 1884, *Gil Blas*;
- ___ «La Dot», 9 sept. 1884, *Gil Blas*;
- (1885).
- ___ «Le père Mongilet», 24 fév. 1885, *Gil Blas*;
- ___ «Souvenir», 20 mai 1884, *Le Gil Blas*;
- ___ «Le Petit», 19 août 1883, *Le Gaulois*;
- ___ «Ca ira», 10 nov. 1885, *Gil Blas*;
- (1886). «Mme Parisse», 16 mars 1886, *Gil Blas*;
- (1887). «L'Assassin», 1^{er} nov. 1887, *Gil Blas*;
- (1890). «Mouche (Souvenir d'un canotier)», 7 février 1890, *L'Echo de Paris*;

(1893). «Le Colporteur», 8 mars 1893, *Le Figaro*.

THULLIER, Guy (1980). *Bureaucratie et bureaucrates en France au XIXe siècle*. Genève: Droz.

ZOLA, *Pot-Bouille* (1882). Les classiques de Poche, 1998.